

# LES ÉLITES ET LES ÎLOTES

*par-delà l'Économie et l'Écologie : l'Éthopraxie\**

Jean-Max Palierne, Assistant Agrégé  
UER – Géographie (Université de Nantes)

Non, la Géographie n'est pas une science, et c'est fort bien ainsi ; elle est un art, et c'est beaucoup plus, et c'est infiniment mieux. En commençant de la sorte, je n'entends pas prendre une attitude provocante : cela serait futile ; je n'entends pas, non plus, commettre un manifeste : il serait vain. Je veux, tout simplement, exprimer quelques remarques rapides que suggèrent, à l'enseignant et au chercheur que je suis, certains problèmes du jour. Certes, ma spécialité – la biogéographie – me place aux frontières de la grande discipline commune ; mais c'est aux **FRONTIÈRES\*\*** que l'on perçoit les *tensions*, que l'on sent monter les *conflits*, se nouer les *périls* et se préparer les *abandons*. Et le péril qui menace et l'abandon qui se forme concernent l'Humain. Faudra-t-il au géographe de demain – moderne Diogène – prendre sa lanterne et, en plein midi, partir à la recherche de l'Humain ? Je le crains. Deux dangers majeurs, en effet, grandissent chaque jour davantage, et vont écraser, si l'on n'y prend garde, la réalité géographique, et, à travers elle, atteindre directement l'Humain. Ces dangers s'appellent “Économie” et “Écologie”. À regarder de près ces deux façons d'aborder les situations actuelles, on est frappé par leur manque de chaleur dans l'analyse, leur mépris avoué ou caché de l'espèce humaine. Que l'on me pardonne : j'appartiens à cette espèce et entends bien ne pas me laisser “robotiser” par l'économie, ni, indéfiniment, culpabiliser par l'écologie.

Seule sera donnée ici la I<sup>ère</sup> Partie, la II<sup>ème</sup> traitant simplement d'écologie banale, et la III<sup>ème</sup>, plus subtile mais particulière, valant surtout par la notion nouvelle que j'ai créée **d'ÉTHOLOGIE VÉGÉTALE\*\*\***.

---

\* Le sous-titre donné ici est celui qui était initialement prévu. Le « Directeur-Gérant » de notre revue – bien que nous en fussions tous “ responsables ” en tant que membres actifs de notre UER (*Unité d'Enseignement et de Recherches*) – a exercé son « amicale responsabilité » pour changer, en catimini, l'*éthopraxie* en *éthologie*, censée, selon lui, mieux convenir à une compréhension plus large de la notion. Pour des raisons évidentes, je rétablis, dans ce « Tiré à part » de mon article, le **titre originel**, plus exact et démonstratif, pour un familier du grec ancien (mon cas) que celui « retouché » par quelqu'un qui en ignorait jusqu'aux rudiments alphabétiques. L'*éthopraxie* visait à demander un changement de *comportement* aux **prétendues ÉLITES**, pour que le **peuple** ne devienne pas un ramassis d'**ÎLOTES**.

\*\* Cet article a été conçu selon un double objectif : outre celui, évident, de l'expression classique d'une étude ou d'une opinion exprimée par un « enseignant-chercheur », il servait de “prétexte” à un enseignement destiné à des non-géographes (dans le cadre de la “réforme des contenus” de 1968, dites *UV libres*). Le but était donc (v. pages 6 et *sq.*), pour mes étudiants, de trouver (dans la partie I, l'*Économie* – seule reproduite ici) le **mot-conducteur** de l'article, qu'il fallait isoler, et d'en chercher les principales représentations, les regrouper et les commenter. Ces étudiants (linguistes, littéraires, philosophes, sociologues, psychologues même), ont aimé cette façon « inattendue » – selon eux – de s'initier à la Géographie). Ils ne s'attendaient probablement pas, non plus que moi du reste, à l'époque, à voir se vérifier aussi vite les assez sombres réalités décrites ici, **du désordre économique-social au dérèglement climatique**. Soulignés et couleurs correspondent aux travaux pratiques de mes étudiants.

\*\*\* Page 26 de l'article original (12–33, dans le *Cahier* N° 6)

I – L'ÉCONOMIE EST INTÉGRÉE À L'ÉCOSYSTÈME,  
ELLE NE LUÏ COMMANDE PAS

Au nom de la rigueur, du réalisme, de l'objectivité, de l'efficacité m, l'Economie en est venue – de manière subreptice- à réduire l'Humain à l'état de simple paramètre. Et encore, ce paramètre-ci est-il trop souvent, non une constante, mais une simple variable. C'est très exactement ce que J. Gras appelle la « Géographie à plat ».

Dans une récente *interview*, A. Sauvy – lequel a influencé la Géographie de façon non négligeable – déclarait que l'économiste, qu'il est, s'interdit d'orienter les décisions que lui font pressentir les conclusions de ses études économiques (1). Surprenante attitude ! Mais voici plus surprenant encore : selon Sauvy toujours, poser le problème de la démographie en termes planétaires est fallacieux. C'est, pour lui, « philosopher », ce qui peut être tenu pour un agréable passe-temps mais sûrement pas pour une activité sérieuse. Parce que, dans mon UER, je suis chargé d'analyser avec nos étudiants les problèmes du « *Tiers-Monde* », je ne puis pas ne pas commenter cette prise de position. Parce que ma tâche de chercheur me voue à l'« *Étude de la vie sur Terre* » (c'est exactement ce que signifie *biogéographie*), je ne saurais davantage négliger les avis du célèbre démographe.

Que l'on me comprenne bien : je ne veux pas polémiquer, mais, simplement, au niveau sans doute modeste qui est le mien, réfléchir et faire connaître mes réflexions au public que touchent nos « *Cahiers* ».\*\*\* Et d'abord ceci : peut-on nier, non pas la solidarité de droit et encore moins la fraternité – qui n'existent d'ailleurs pas – mais la *solidarité de fait* qui lie pays industriels et « *pays à vocation d'émergence* »(2). Peut-on comprendre quelque chose aux tensions dangereuses qui se développent dans les relations commerciales – pour ne citer que celles-là entre les premiers nommés et les seconds, si l'on affecte d'ignorer que, désormais, les problèmes ont grandi et concernent la planète tout entière ? Voilà une réalité avec laquelle il va falloir compter, puis composer. Il faut que les économistes en prennent conscience : c'est en termes d'écosystème que le monde de demain raisonnera.

Oh ! certes, des démographes froids peuvent toujours essayer de se persuader que le gonflement de population dans tel pays du « Tiers-Monde » n'a rien à voir avec l'économie de marché et la société de gaspillage des nations dites développées. Dans le cadre limité de leur étude “à plat ” et déshumanisée, ils ont sans doute raison. Mais à moyen terme, et plus encore à long terme, sont-ils assurés de l'absence de liens ? A certains d'entre eux s'applique cruellement la remarque de Gide : « *Il en est qui s'imaginent que ce qu'ils ignorent n'existe pas* ». A. Sauvy, pour illustrer et justifier son propos, alléguait qu'entre le Congo et le Pakistan, il n'y avait rien de commun. Oh ! Si : la misère. Apparemment, peut-être, la misère n'est pas une donnée pour les stratèges de l'Économie. En politique, la misère a un sens, et le biogéographe le sait bien, qui est attentif à tout ce qui vit.

---

1. France-Inter, novembre 1972 (émission avec J. Chancel)

2. Je reprends ici la très belle appellation proposée à l'ONU, et de loin préférable à *Tiers-Monde* (trop étroit), *Sous-Développé* (méprisant), *Pays en voie de développement* (lénifiant). Au demeurant, l'expression “émergence” a un sens précis en biologie, et c'est de ce point de vue-ci qu'un biogéographe doit considérer les êtres et les choses.

2 Cette interdépendance des humains à la surface du globe – due entre autres faits à la complémentarité planétaire des milieux naturels – est sensible à qui s'est quelque peu informé des travaux de la *Conférence*

*Tricontinentale*. Une revue comme *AFRICASIA* a révélé certains aspects de cette solidarité humaine dont la misère commune appelle des prises de position communes ; et, sauf erreur, c'est bien dans le domaine d'*Africasia* que se placent le Congo et le Pakistan. Je ne ferai à personne l'injure d'expliquer que la guérilla urbaine des Tupamaros va de pair avec le marasme... économique de l'Uruguay. Celui-ci mérita, dans les années 1940-1950, l'appellation flatteuse de « *Suisse d'Amérique Latine* ». Nous sommes loin de compte aujourd'hui et les économistes de profession ou d'occasion, qui n'ont pas la grande réputation de Sauvy, devraient bien méditer sur les conséquences, pour l'Uruguay, de la fermeture du marché britannique aux viandes uruguayennes ; et pour qui demain ?

On avait bien compris en France, la solidarité planétaire économique de fait, lorsque l'on proposa de réviser en hausse les cours des produits tropicaux, de manière à ne pas asservir les pays producteurs à une économie de marché où les pays demandeurs dictent leur loi. Il faudra bien un jour assainir et aménager le marché mondial. Mais il y a plus grave : c'est l'utilisation des réserves « *exotiques* » comme volant de pression. L'aggravation des prix sur le marché européen de la viande devient-elle excessive ? On pense, en riposte, casser les cours en injectant massivement, dans ledit marché, des viandes sud-américaines. Cela ne peut que nuire aux pays fournisseurs, car cela ne règle pas leurs problèmes économiques sur le fond. Pour qui regarde d'un œil suffisamment critique le va-et-vient des "flux" commerciaux, ces astuces, ces combinaisons, ces pratiques de ménagère dans la gêne, paraissent dérisoires et honteuses.

Sans doute ces exemples sont-ils cursifs et ponctuels. Mais point n'est besoin de commettre des sommes pour saisir cette réalité toute simple qu'est l'ÉCOSYSTÈME. Certes, son aspect « économique » n'a pas été mis en lumière jusqu'ici, mais cela ne tardera pas : c'est probablement l'affaire d'une génération ; et encore. Il faudra, pour cela, maîtriser complètement les fonctions relationnelles dans l'Écosystème, et sûrement compléter par L'INFORMATION ses deux composantes majeures que sont la matière et l'énergie. Les biologistes y arriveront, cela fait peu de doute. Déjà nous savons, sur le plan des nuisances et des pollutions, que *l'Écosystème fonctionne comme une énorme et terrifiante chambre d'écho : un impact quelconque en un quelconque point de la Planète déclenche une réaction en chaîne* (3).

Or, qui peut mieux que le géographe – si j'ai bien compris l'enseignement de mes maîtres – révéler, simplement révéler, à l'opinion, la solidarité irréfragable qui unit les milieux et les humains. NOUS SAVONS BIEN QUE, À L'ÉCHELLE DE LA CIRCULATION GÉNÉRALE ATMOSPHERIQUE, CETTE COMPLÉMENTARITÉ JOUE, PUISQUE, EN L'ABSENCE DE TOUT ÉCHANGE D'AIR SELON DES TRAJECTOIRES MÉRIDIENNES, LA ZONALITÉ SOUVERAINE FERAIT GRONDER DE CHALEUR L'ÉQUATEUR ET CRAQUER LES PÔLES DE FROID. À ras de terre, les choses sont encore plus fortes et plus nettes.

---

3. Comparer à la théorie du *chaos*.

Cela, une science, à elle seule, fût-elle d'absolue rigueur, ne le saisira pas complètement. Seul un art, et un art humaniste, peut arriver à le pressentir et à le formuler. J'entends bien que cette affirmation va à contre-courant, car je sais bien que l'humanisme est décrié. Si l'on se force à faire semblant de croire que l'humanisme auquel je me réfère ici est celui du XVI<sup>ème</sup> siècle revu et corrigé par le XIX<sup>e</sup>, on peut toujours gloser sur mon attitude rétrograde ou réactionnaire. Peu m'importe : c'est d'un humanisme d'aujourd'hui, ouvert aux problèmes actuels et à venir que je pense ; un humanisme à hauteur d'homme en d'autres termes : pas celui, factice, d'une culture désincarnée.

On pourrait m'objecter qu'il est facile de raisonner à l'échelle de l'Écosystème, de disserter superficiellement au niveau de la Planète. Je répondrai ceci que tout biologiste connaît bien : les systèmes vivants sont des systèmes emboîtés, des « *poupées russes* » pour reprendre la très belle image du Nobel F. Jacob. Par conséquent, ce qui est vrai de l'Écosystème planétaire l'est aussi de l'écosystème local, les choses variant en degré et non en nature. Regarder les êtres et les choses en biogéographie c'est ne point perdre de vue cet aspect de la réalité. Et, quoi qu'on fasse, au cœur de cette réalité, il y a la vie des humains. Depuis peu, au sein de nos sociétés producto-consommatrices, une nouvelle ligne de force se dessine et se durcit, qui se fonde sur l'idée que je viens d'évoquer et que l'on ne pourra plus désormais ignorer ni refouler : c'est la « qualité de la vie ». Voilà une question redoutable posée à l'Économie. Celle-ci devra inéluctablement trouver la réponse ; une réponse originale, et non des constats purs et simples, limités et prudents. À quoi bon l'ordinateur, à quoi bon le vocabulaire ésotérique, si leur usage ne conduit qu'à un « diafoirisme » *up to date* ? Calculer les estimées des espérances mathématiques fort bien ; mais si cela ne sert, au bout du compte, qu'à appeler « *travailleur en transit* » un simple chômeur c'est, comme le dirait Shakespeare, « beaucoup de bruit pour rien ». Penser la société d'aujourd'hui en termes strictement économiques, c'est se condamner à une vue stérilisante des faits. Qu'en est-il, par exemple, dans la réalité quotidienne, de ces deux formules aux aspects linguistiques pimpants : « *société post-industrielle* », « *civilisation des loisirs* » ?

Ce serait aux géographes spécialistes des questions urbaines et industrielles de répondre, car « *l'usager* » ordinaire ne semble pas persuadé par ces jeux du langage. Le biogéographe, lui, est convaincu que ces derniers ne sont, en grande partie, qu'un écran de fumée. Cette conviction, il la doit au fait que son étude le conduit de l'extérieur vers l'intérieur des choses. Et ce qu'il voit ne le rassure pas.

**L'ESPACE NON-URBAÏN** (car c'est cela qu'est en train de devenir **L'ESPACE RURAL** ou « **SAUVAGE** » (“naturel” – forêts, lacs, etc.), **sous l'influence de la CROISSANCE URBAÏNE**, se **DÉTRAQUE**, se **DÉCOMPOSE**. L'espace est **EN VOIE D'ASSERVISSEMENT** par le **COLONIALISME URBAÏN**, ou, si l'on préfère les mots dits savants, par ce que l'on pourrait appeler la « **policratie** ». Ce pouvoir – que **SEULES LES GRANDES VILLES DÉTIENNENT** – est **trop souvent ARBITRAIRE, INÏNIQUE, EXORBITANT**. À quoi sert-il d'entasser les hommes et les biens dans des espaces exigus ? À compliquer la vie dans ces espaces, et à **AFFAÏBLIR, à APPAUVRIR**, celle des **PETITES VILLES DE L'ESPACE INTERCALAIRE**.

À faire voler aussi en éclats une vie rurale, parfois de qualité. Menacées par la pléthore, les grosses villes se déversent sur leurs campagnes ; et, pour nous limiter à l'exemple nantais, on voit de magnifiques sites de versants bien exposés – qu'un aménagement sain et équilibré eût dû réserver aux cultures délicates ou aux aires de récréation – disparaître sous la vague de résidences ordinaires. Curieux destin de l'espace : **les MÉTROPOLIS D'ÉQUILIBRE** deviennent des **PÔLES DE DÉSEQUILIBRE** ; l'animation régionale y trouvera-t-elle son compte ?

Dans l'immédiat, certes, les lois économiques de la rentabilité, de la compétitivité trouvent leur applications dans ces schémas, et leurs thuriféraires y puisent leur satisfaction ; dans l'immédiat... Car notre économie développée, qui est une **ÉCONOMIE DE VITESSE**, devient une **ÉCONOMIE DE PRÉCIPITATION**. Et l'humain dans tout cela ? Lui, pour qui les lois biologiques appellent la réflexion à long terme, se trouve poussé sans ménagement dans le court terme, voire précipité dans le très court terme. Corollaire logique de cette économie de précipitation, l'expression « recyclage » s'impose. Mais on ne recycle pas un être humain comme une eau « usée ». Du point de vue biologique, c'est une véritable monstruosité d'astreindre les humains au recyclage forcé. C'est une atteinte directe à la dignité humaine, et ce, tout simplement parce que est violé le *processus de néoténie*. C'est ce processus qui est à l'origine de notre différence spécifique à nous, les humains. Affaibli, ralenti, imperceptible, il demeure probablement encore chez l'adulte ; c'est aussi, probablement, son arrêt définitif qui maque l'accélération de la déchéance biologique et l'entrée dans la vieillesse. C'est là une hypothèse que je fais et que, peut-être, d'autres biologistes ont faite ; personnellement, je l'ai formulée à partir du comportement comparé de certains végétaux. Il serait aisé d'en vérifier les états chez les oiseaux pour lesquels le comportement nidicole ou nidifuge a des répercussions très sensibles sur le degré d'adaptation, donc d'intelligence.

Certes, je pressens, ici, l'objection : confusionnisme. Non pas : notre société économique n'a pas éliminé en nous l'animalité. Il faut en prendre conscience pour ne pas commettre d'erreurs. Il m'est facile de prendre en exemple l'enseignement. L'économie, paraît-il, oblige à « *orienter* » les élèves en fonction des métiers offerts par le marché du travail. D'autres que moi ont montré la part d'absurdité qu'il y a à former des travailleurs – du polytechnicien l'ouvrier spécialisé – par rapport à une situation du travail encore inconnue. Personnellement, ce que je veux souligner, c'est la contradiction énorme qui existe entre la prolongation de la scolarité – favorable à l'*épanouissement* du processus néoténique – et l'orientation des enfants à la fin du premier cycle des études secondaires, carrément opposé au *développement* dudit processus

Ces **contradictions** sont dues au fait que l'on se paie de mots. Car, **dans notre société** que l'on annonce comme *post-industrielle*, on voit plutôt des *régions essoufflées*, ou *sous-équipées économiquement*, ***appeler avec angoisse l'INDUSTRIE***. En fait de civilisation urbaine, on voit se développer une **tendance évolutive *post-urbaine***. Le biogéographe ne peut manquer d'être frappé par la **CROISSANCE PÉRIPIÉRIQUE** des **villes**, laquelle s'accompagne d'une **dégénérescence** lente ou accélérée de la vie au **cœur des villes**.

- 
4. Certains n'hésitent pas à parler de « culture » chez les animaux, voire chez les végétaux. Il faut admettre alors la réversibilité du raisonnement.

Les images comparatives ne valent pas grand-chose, mais il y a indubitablement un parallèle entre l'activité des assises méristématiques chez les arbres et le développement des **banlieues**. Qu'il soit permis au biogéographe de rappeler que cette activité dans le cambium des arbres s'accompagne de l'inactivité dans le cœur induré de ceux-ci. Et les villes meurent quand cesse de battre le cœur des rues.

Quant à la « *civilisation des loisirs* », il y a erreur, au moins, sur l'exactitude de l'appellation. Quantitativement certes, les temps de repos se sont accrus pour tous. On ne peut pas en dire autant du point de vue qualitatif. Trop peu de gens ont réellement accès à ces loisirs, et ceux-ci sont de qualité trop insuffisante pour que l'on puisse parler de « civilisation ».

Civilisation implique élaboration, élévation : non consommation brute. Mais, dira-t-on peut-être, à la manière de Sauvy, que c'est là « philosopher », et que l'on est, là, loin des problèmes de l'Écosystème. Voire! Car enfin, philosopher n'est-ce pas aimer la sagesse ? Et l'un de nos plus grands savants actuels, le Nobel J. Monod, ne s'en est pas privé à propos de ses travaux scientifiques du plus haut niveau ; et cela pour notre plus grand plaisir, et pour notre édification. Des problèmes de l'Écosystème, il en va comme du reste : les parallèles y sont intéressants.

Traditionnellement, on oppose pays « **développés** » et « **sous-développés** ». Ceux-ci fournissant à ceux-là des **produits simples** le plus souvent, mais des **produits de base**. De même, en France, par exemple, les régions bien développées vivent en partie des produits de base des régions moins développées. Du point de vue biogéographique, ces produits sont de tout premier ordre. Dans l'optique de ce que l'on appelle l'« Environnement », ces produits se font rares : ils s'appellent calme, air pur, nature... L'acier, le pétrole, les textiles synthétiques sont indispensables, sans doute, et on peut les vendre cher. L'air pur n'a aucune valeur marchande, le calme n'est pas coté en bourse, la Nature échappe aux fluctuations de la *conjoncture*, mais voilà des produits tout autant indispensables à l'être humain que les textiles synthétiques, le pétrole ou l'acier. Peut-être parviendra-t-on, quelque jour, à se passer de biens naturels ; il est vrai que l'on peut toujours rêver... et attendre la mutation **qui ravalera Homo sapiens sapiens au rang des vieux cousins quadrumanes**. On n'empêchera pas qu'avant, les gens des régions productrices d'air pur et de calme réclame l'indexation de ces produits sur le coût de la vie ; d'une manière ou d'une autre.

\*\*\* Nos **CAHIERS** étaient envoyés à tous les Instituts de Géographie de France.

*NB.* Les numéros de page de 1 à 6 (de ce tiré à part) correspondent à 12-19 (dont la totalité de l'article est 12 – 33) dans le *Cahier*.

## EXPLOITATION-COMMENTAIRE DU TEXTE

Cours de l'UV libre (ouverte aux non-géographes) : **INITIATION À LA GÉOGRAPHIE** :

Thème choisi : centres, périphéries, intercalations en géographie : physique, humaine, économique, sociopolitique, etc. Notion de **GÉOGRAPHIE GLOBALE**, l'adjectif étant sous-entendu, car pléonastique.

Les étudiants devaient isoler et critiquer les notions de **CENTRE** et de **PÉRIPHÉRIE**, du fait de l'observation d'un **découplage centre-périphérie** par **croissance** dans les villes contemporaines.

Bien que ce constat fût valable, l'expression fut **récusée**, car il n'y a **pas de conflit** entre le **centre** et la **périphérie** en matière **climatique**, ni en géographie **urbaine** par exemple, l'**air polaire** refroidissant l'**air tropical** (*lato sensu*) trop chaud, et les **villes périphériques** telles que **Lille, Rouen-Le Havre, Nantes,**

*Bordeaux, Marseille, Nice, Lyon-Grenoble* ou *Strasbourg*, ne sombrent pas dans la déshérence. La notion d'**ESPACE INTERCALAIRE**, au contraire, devait être développée, car c'est là que les difficultés graves avaient des risques sérieux d'apparaître. Le **vocabulaire** était ici **essentiel** en raison des **objectifs HEURISTIQUES** de la *Géographie Générale*. Sans avoir employé le terme **INDIGÈNE**, le parallèle fut fait entre les Indiens *Tupamaros* en Uruguay et les **banlieues** des villes françaises, lieux de vie pauvre et difficile, où **Français modestes** et **Immigrés européens** (Portugais par exemple) s'entassaient, désormais rejoints par des immigrés d'*Afrique du Nord* et *Noire*, sans que le mélange se fit franchement, ce qui pouvait devenir préoccupant. D'un point de vue **linguistique**, ici non plus le terme **périphérique**, trop facile, **ne convenait pas**, car les problèmes, posés par les banlieues (ayant fait disparaître les **faubourgs**), pouvaient devenir **centraux**.

## **MORALITÉ**

En tout cas **mon article** (1972), vilipendé comme écrit par un FOU (y compris par une foule de mes collègues) – et ce que nous en avons conclu avec mes étudiants – a **très largement précédé** le **livre-culte** de Christopher Lasch (Américain) intitulé « *La révolte des élites* » (1994), élites qu'il opposait aux « *masses* ». Personnellement, quand j'ai employé « élite » je l'ai fait en suggérant une **connotation PÉJORATIVE** (reprise dans mes « HUMEURS »), que l'emploi d'**ÎLOTE** est venu conforter, le sort des travailleurs modestes laissant très peu de place à l'exercice de la liberté dans nos sociétés modernes ; le mot « masse » n'étant pas suffisamment précis à mes yeux (comme celui, récent, de « *gilet jaune* »). C'est pourquoi, aussi, je n'aime pas, non plus, le titre de Lasch, car ce qu'il traite, est plutôt une **REVANCHE** des classes possédantes sur les classes démunies ; même si le vocabulaire de Marx a vieilli, il reste d'une terrifiante actualité. Ce que j'observe, moi, c'est alors une « **CONTRE-RÉVOLUTION DES PSEUDO-ÉLITES** ». Quant au sous-titre, je le verrais bien plus imiter Julien Benda et sa *Trahison des clercs*, car c'est bien le **SAVOIR** et ses tenants, des **forces libératrices**, qui ont capitulé devant les marchands et les financiers, rejoints cependant, depuis, par leurs mortels ennemis, les **décroissants** et **collapsologues**, ceux-ci et ceux-là appartenant au camp des **forces oppressives** (voire totalitaires), quoi qu'il en paraisse.

## **COMMENTAIRE** de l'article sur les **COLLAPSOLOGUES**, de Christophe Ramaux (*Le Monde*, 16-08-2019)

Le sujet proposé par monsieur Ramaux est sûrement un très beau sujet et son idée **une belle idée**. Malheureusement, le titre en est totalement trompeur, car il est peu question de ce « **mode religieux** » annoncé par l'auteur et qu'il faudrait, effectivement, analyser de façon fine et approfondie. À part le prophétisme échevelé d'Y. Cochet, il n'y a pas grand-chose, alors que s'agissant, seulement, de celui-ci on pouvait déjà rappeler que pour avoir travaillé sur la « *grammaire des mathématiques* » (selon ce que l'on sait) il a dû en avoir perdu la clef syntaxique, car ses prévisions de « fusion humaine », suppose, sur les deux décennies à venir, **DEUX CENTS MILLIONS** (200 000 000) de morts par an.

Plus grave : cet « économiste » – il est vrai « **atterré** » – est « **atterrant** » lui-même par le mélange qu'il fait des **mots** d'un vocabulaire – celui de sa spécialité pourtant – où l'exactitude est de rigueur. Ses « **paramètres économiques** », par exemple, qu'il annonce dans le titre ne sont guère identifiables avec précision, au fil des phrases. Quant aux quatre « **variables** » dont « **dépendr(ait)** » (!) le réchauffement climatique, non seulement, elles n'ont **RIEN DE CLIMATIQUE**, mais surtout, elles sont tout ce que l'on veut (des **facteurs**, ou mieux des **COMPOSANTES**), sauf des variables. Une **VARIABLE** ne peut être de fait un **ratio**, lequel résulte d'un **PARAMÉTRAGE complexe**. Et puis, le **climat dépend** d'abord – je dirai, de mon point de vue professionnel – **surtout** des **VARIABLES** qui le **COMPOSENT** réellement ou qui l'**INFLUENT**. C'est par un **ANTHROPOCENTRISME VULGAIRE** et d'une **ENFLURE EXTRAVAGANTE** que des « **climatologues** » de rencontre imaginent nulles et non avenues les **VARIABLES PHYSICOGÉOGRAPHIQUES ET COSMOGRAPHIQUES** qui **DÉTERMINENT** le climat beaucoup plus qu'il en dépend seulement. Il faut toujours en revenir à cette vieille « loi » rappelée par A. Gide) : ce n'est pas parce que l'on ignore quelque chose que ce quelque chose n'existe pas...

Le sujet proposé par monsieur Ramaux est donc un très beau sujet, et même très intéressant, mais qui reste entièrement à traiter, et dans un vocabulaire approprié évidemment. Décidément la *Sorbonne* méritera indéfiniment les remarques amusées de notre bon Rabelais...